**Zeitschrift:** La Croix-Rouge suisse
**Herausgeber:** La Croix-Rouge suisse
**Band:** 81 (1972)
**Heft:** 5

**Artikel:** Des "Gringos" à Pomabamba
**Autor:** Aeschlimann, René
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-549226

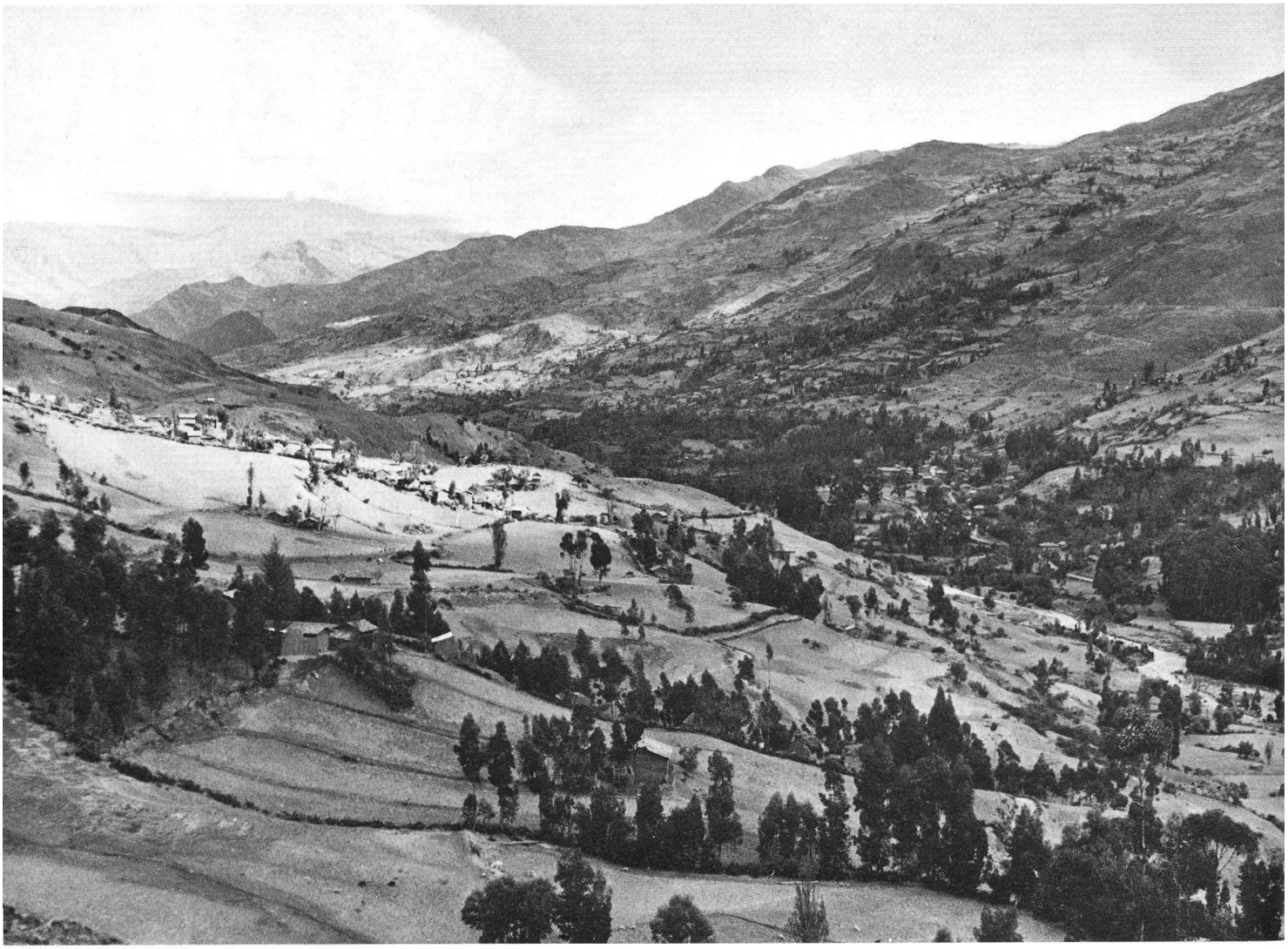
**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**



# Des «Gringos» à Pomabamba

Récit du séjour d'un jeune couple suisse dans les Andes péruviennes

Le 30 mai 1970, un violent séisme a ravagé le Pérou, provoquant la mort de près de 60 000 personnes. Les institutions d'entraide suisses (Croix-Rouge suisse, Caritas, Aide au Pérou, EPER, Offrande de carême) ont elles aussi participé aux opérations de secours mises sur pied à l'échelle mondiale. La population de notre pays fit don de 3 millions de francs. Le Bureau de la Coopération technique suisse à Lima décida de consacrer cet argent à rebâtir des écoles, des hôpitaux et des dispensaires dans les localités de Pomabamba, Piscobamba et Sihuas, situées dans les Andes. On devait en outre reconstruire une petite usine électrique à Pomabamba.

Après des négociations ardues menées pendant une année entre ce Bureau et les ministères péruviens compétents, le Pérou donna son accord pour que l'argent suisse soit affecté à la reconstruction. C'est ainsi qu'à fin octobre 1971, un architecte suisse put se rendre à Pomabamba avec les plans élaborés entre-temps, les crédits et les procurations nécessaires.

Ma femme et moi, nous avons eu la chance, au cours d'un voyage privé, de rencontrer juste au bon moment l'un de nos amis, faisant partie du Bureau de Lima et qui nous proposa comme «bonnes à tout faire» à cet

architecte, Monsieur Steiner. Celui-ci estima qu'il pouvait utiliser nos services, si nous nous contentions du gîte et du couvert gratuits. Nous nous sommes ainsi tout à coup trouvés dans une région que nous n'aurions guère pu atteindre comme simples touristes.

Pour y arriver, nous avons franchi durant deux jours en Landrover des cols situés à plus de 4000 mètres d'altitude, traversé des gorges encaissées, contourné les plus hauts sommets du Pérou et longé de gigantesques éboulis. Monsieur Steiner avait déjà fait deux fois le trajet. Il savait donc, à chaque bifurcation de la route – à peine un chemin, à dire vrai – quelle direction prendre, bien qu'il n'y ait aucun poteau indicateur, même pas dans les localités. Il nous a expliqué sa méthode pour s'y reconnaître: à chaque bifurcation, la bonne route, c'est le chemin le plus utilisé.

Ayant roulé presque sans arrêt sans guère rencontrer d'autres voitures, nous sommes arrivés à Pomabamba au soir du deuxième jour. Naturellement, la maison louée par l'architecte et qui devait être libre depuis deux semaines, était encore occupée par les locataires précédents. Pendant que nous attendions que le premier étage au moins soit disponible, les habitants se rassemblèrent autour de nous pour voir les Suisses annoncés. Nous avons déduit des explications des enfants qu'ils s'attendaient à avoir l'électricité le soir même!

Nous nous sommes mis au travail: nos deux balais soulevèrent de gros nuages de poussière lorsque, à la lueur de deux lampes de poche, nous avons nettoyé deux pièces vides. Une partie retombait au rez-de-chaussée à travers les interstices du plancher, mais il en restait encore des tas. Les matelas pneumatiques gonflés, nous avons saupoudré d'insecticide nos sacs de couchage. Puis, à travers les rues obscures, nous nous sommes rendus à l'auberge du lieu: une pièce minuscule; trois tables sur le sol de terre battue; l'aubergiste, son enfant sur le dos; dans la cuisine, un chien et un gros cochon noir; dans un coin, un morceau de viande, où l'on pouvait couper au choix un «bistecca» ou un «lomo». Le repas, composé de viande, pommes de terre, tomates aux oignons, fut délicieux et coûta, coca-cola y compris, Fr. 1.80 par personne.

Le véritable travail commença le lendemain matin. Pour nous deux, ouvriers occasionnels, il consistait à rendre habitable l'étage supérieur de notre joli bâtiment de pisé. Si la maison avait résisté au tremblement de terre, toutes les portes et les fenêtres, par contre, avaient joué et étaient quasi bloquées. Il fallait donc toutes les ôter, les démonter et les refaire. Nous étions en outre chargés d'acheter les vivres et de préparer les repas dans la cuisine provisoire.

Nos courses aux provisions étaient chaque fois un événement. Jusqu'à la fin, ma femme a fait sensation avec ses yeux bleus et ses cheveux blonds. Souvent entourée d'enfants, elle leur montrait quelques nouvelles variantes du jeu de ficelles à la mode. L'appellation de «Gringos» [1] nous suivait, toujours accompagnée d'un commentaire sur les cheveux, les yeux ou la peau. Les petites marchandes nous connurent bientôt, car nous devions faire nos emplettes chez plusieurs: comme l'une n'avait que trois raves, il fallait acheter le reste à l'étalage d'à côté. Elles surent vite que nous cherchions toujours à trouver des œufs, une rareté dans cette région vivant en autarcie. Une fois où nous n'avions pas eu de chance, un enfant nous conduisit de boutique en boutique et traduisit partout notre désir avec empressement. Entre-temps, notre suite avait considérablement grossi et, pour finir, un brave homme nous prit en pitié et nous donna quatre œufs, sans vouloir pour rien au monde accepter d'être payé. Il nous chargea de bien saluer la Suisse et repoussa en riant toutes nos tentatives de paiement.

Un dimanche, nous avons été presque gênés par les manifestations de reconnaissance des habitants. Nous avions en vain tenté de trouver de la viande. Pour nous aider, une femme alla chercher une interprète, née à Pomabamba et ayant vécu vingt ans aux USA. Celle-ci nous prit immédiatement en charge et n'eut de cesse que, installés chez elle, nous mangions un repas rapidement préparé. En la quittant, nous emportions des pommes de terre, qu'elle avait ramassées elle-même, des légumes, et un demi-jambon. Elle nous dit qu'à son retour, elle avait retrouvé Pomabamba sans aucun changement, après une absence de vingt ans. Pour ainsi dire, aucun progrès. C'est pourquoi on éprouvait une telle reconnaissance pour la Suisse qui n'avait pas seulement offert de bonnes paroles et de l'argent, mais avait envoyé des gens qui entreprenaient réellement quelque chose. Elle pensait que les Suisses devaient être un peuple merveilleux, puisqu'il se souciait de cette vallée perdue. Nous nous sommes alors promis de transmettre ces remerciements enthousiastes à qui de droit, notamment aux institutions d'entraide suisses et à leurs donateurs, au Bureau de la Coopération technique à Lima et à Monsieur Steiner, l'architecte, qui était absent lors de la plupart de ces promenades, car il avait mieux à faire, puisqu'il s'efforçait de mettre en marche les travaux. Il passait ses journées sur les chemins et, à presque chaque repas, il nous racontait les difficultés qu'il devait affronter quotidiennement et auxquelles nous n'étions pas habitués.

Puis ce fut le jour du départ pour Piscobamba. Après avoir été secoués près d'une heure durant dans la Landrover, après avoir descendu et remonté de profonds ravins et gagné cinq cents mètres d'altitude, nous sommes arrivés sur l'immense «Plaza das

[1] «Américains», et, par extension, «étrangers»

*Pour l'agriculture, des moyens primitifs.*

*Réfection de la grand-rue à Pomabamba: le matin, les citadins mettent aussi la main à la pâte...*

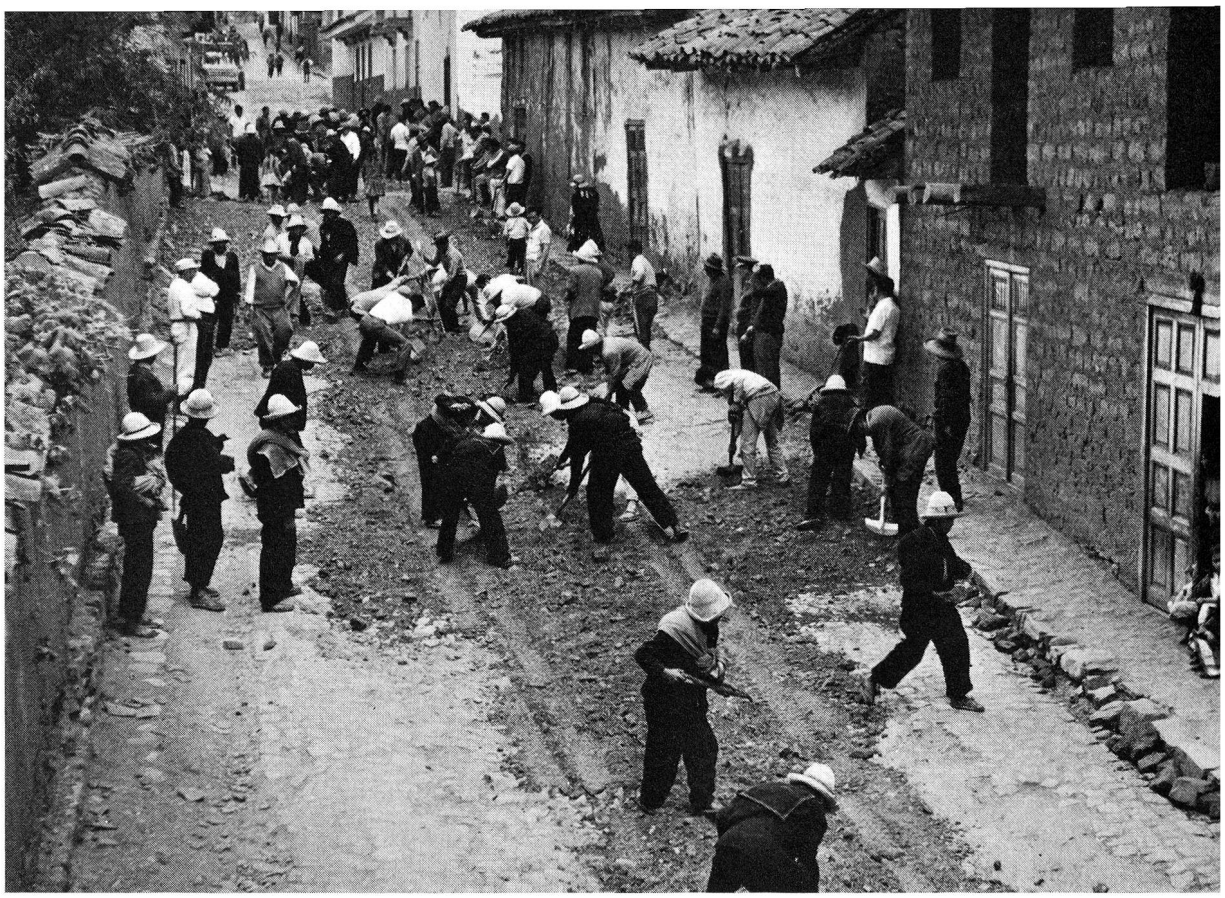
Armas» du petit Piscobamba. En un quart d'heure, tous les notables étaient rassemblés. Ils saluèrent avec une extrême cordialité Monsieur Steiner, qu'ils connaissaient déjà et nous adressèrent également maintes paroles de bienvenue.

Sur le chantier du futur dispensaire, nous avons vraiment pu sentir et voir l'enthousiasme des gens. Lorsqu'on prit les mesures, chacun voulut y collaborer. Le médecin renvoya sa patiente chez elle pour tenir le ruban métrique, l'instituteur libéra ses élèves pour enfoncer des clous. Le négociant ferma boutique pour courir ça et là avec un marteau. Le maire tendit des cordes, le jeune professeur de l'école secondaire ramassa dans les bois de minces branches d'eucalyptus pour en faire des jalons et ceux qui n'avaient vraiment rien à faire se penchaient sur les plans et tentaient d'imaginer l'hôpital.

Monsieur Steiner les avaient volontairement laissés ouverts. Il savait que les gens étaient prompts à l'enthousiasme mais qu'il fallait utiliser cet élan avant qu'il ne diminue. Il répartit donc le travail de telle sorte qu'on puisse faire en plusieurs endroits une part importante et bien visible de l'ouvrage. Les petits travaux plus ennuyeux devaient être achevés entre-temps par des ouvriers salariés. Ainsi, dès le lendemain soir, les fondations de l'hôpital de Piscobamba étaient déjà terminées. Les grands élèves s'étaient chargés de cette tâche et l'avaient menée à bien. Lors de la «journée des mesures», nous avons pu voir les petits écoliers à l'œuvre. Ils nivelèrent les ruines de leur école et applanirent le sol des baraques devant leur servir de salles de classe provisoires. Ils travaillaient avec zèle sans cesser de nous observer, comme si nous avions toujours nos caméras braquées sur eux. Actuellement, l'école se donne dans tout le village, dans n'importe quelle pièce disponible, des hangars, d'anciens magasins, des greniers, où souvent la porte ouverte est la seule source de lumière. Conséquence d'une visite à l'école des filles: les élèves apprirent à chanter «Frère Jacques» et nous réclamèrent leur hymne national. Nos courageux efforts furent très applaudis.

Le soir, une fête fut organisée en notre honneur. On échangea des toasts; à tour de rôle, les gens venaient s'asseoir près de nous, rassemblaient leur anglais scolaire et nous parlaient de la chère Suisse, nous posaient des questions à son sujet, nous enseignaient des danses péruviennes et buvaient derechef à notre santé. Vers minuit, Monsieur Steiner obtint d'un paysan la promesse de mettre dix ânes à disposition pour transporter des caisses au chantier. Plus tard, l'architecte

*Les musiciens du village soutiennent l'ardeur au travail des ouvriers.*



*...mais l'après-midi, il reste surtout des paysans.*

nous raconta en souriant que lorsque cet homme était encore sobre, il ne voulait fournir que trois ânes au maximum. Monsieur Steiner connaît bien les gens à qui il a affaire et, avec lui, le travail est à coup sûr en bonnes mains.

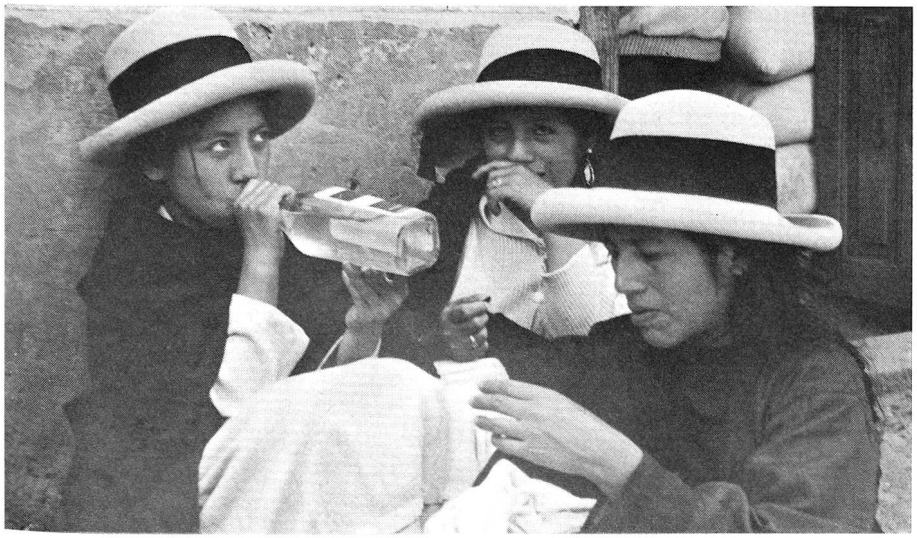
Tout à fait à la fin de notre séjour, nous avons encore vécu le «jour de la communauté». Le nouveau maire de Pomabamba décida, pour bien commencer son mandat, de faire reconstruire la rue principale de la petite ville. C'était nécessaire: chaque fois que Monsieur Steiner arrivait dans la localité, il devait toujours mettre sa Landrover en traction sur les quatre roues, pour pouvoir franchir toutes les ornières et les trous creusés par les intempéries. Lorsqu'il pleuvait, toute l'eau des hauts quartiers affluait vers la grand-rue et la transformait en gros ruisseau.

Un samedi matin, on entendit de la musique: dans le haut de la ville, le travail avait commencé. Tous les habitants de sexe masculin et les paysans des hameaux environnants avaient été convoqués. Pendant que les écoliers se chargeaient des bordures fleuries de la grande place, les hommes travaillaient à la rue. Un camion amenait gravier et argile de la rivière, déversait son chargement sur le sol et des mains zélées étendaient les tas sur toute la chaussée. Parmi les plus habiles, quelques-uns faisaient même valser les plus gros cailloux dans les ornières les plus profondes. Trente à cinquante hommes se dépensaient sans arrêt. Le matin, on pouvait y voir bon nombre de cols blancs citadins, mais lorsque la chaleur monta avec l'après-midi, ils ne se firent pas prier pour laisser la besogne aux petits paysans.

Agrémenté par la musique, le tout prenait allure de fête. Un ou deux musiciens de village accompagnaient chaque groupe d'ouvriers. Ils jouaient d'une longue flûte qu'ils tenaient d'une main, tandis que de l'autre ils frappaient sur un tambour suspendu à leur cou. Leur étonnante précision dénotait des années de confiance mutuelle.

La fanfare municipale allait aussi d'un groupe à l'autre. Elle joua le même morceau toute la journée, mais les ouvriers ne s'en plaignaient pas. Il fallait les voir pendant les pauses de la musique! Le premier allait bientôt s'étendre, puis le deuxième, le troisième, et en moins de deux minutes, le travail cessait, pour reprendre aussitôt que les instruments recommençaient. Toutes les heures, un enfant apportait un lourd récipient rempli d'eau-de-vie de maïs. Sans hâte, les paysans s'alignaient et chacun en

*Un dimanche à Pomabamba: le seul plaisir, l'alcool...*



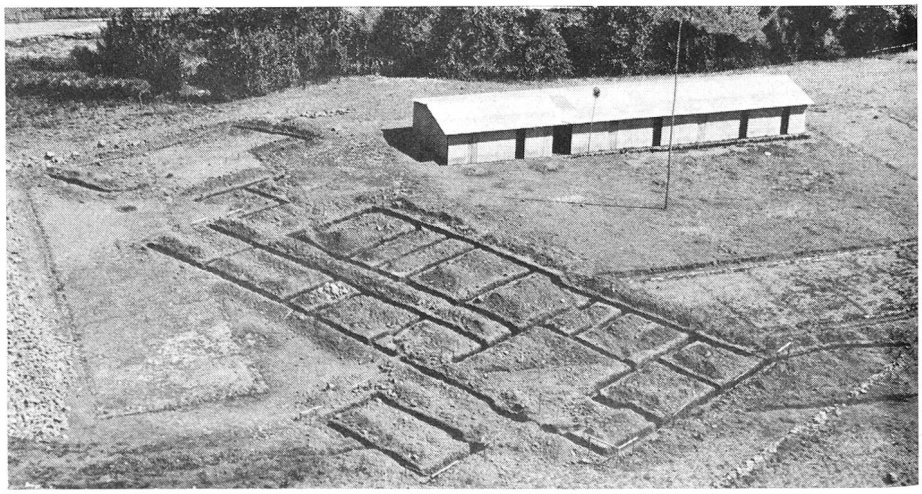
*Les petits écoliers de Piscobamba déblaient les ruines de leur école et vont aplanir le sol de la nouvelle construction.*

recevait sa part, le même verre servant pour tous.
A la fin de l'après-midi, le travail était achevé. Les paysans déambulèrent alors dans la grand-rue avec leurs fiffres et tambours, fiers de leur ouvrage et encore plus ou moins sous l'influence de leurs nombreux «rafraîchissements», qui d'ailleurs étaient tout leur salaire.
Le jour de notre départ, alors que ma femme et moi, nous préparions mélancoliquement nos bagages, une petite marchande vint prendre congé des «gringos». Elle pouvait à peine comprendre que nous soyons obligés de rentrer d'abord à Lima, puis en «Suiza». Mais Monsieur Steiner est resté là-bas. Durant les deux prochaines années, il va construire des écoles et des hôpitaux dans le Callejón de Conchucos. Ainsi s'exprime la solidarité des Suisses pour les habitants des Andes péruviennes sans cesse menacés par les tremblements de terre.

*René Aeschlimann*

## Et depuis lors...

Pour réparer les dégâts du séisme de 1970, les travaux de reconstruction se poursuivent donc.
Mais une autre catastrophe naturelle vient à nouveau de frapper le Pérou. Au début du mois de mars, de nombreux fleuves ont débordé et la Croix-Rouge péruvienne reçut de toutes parts des demandes de secours: abris provisoires, vêtements chauds, médicaments, lait en poudre, etc., qu'il fallut souvent transporter par voie aérienne jusqu'aux villages isolés. Un tremblement de terre s'est en outre produit à Juanjui, dans le nord du pays. Et enfin, pour comble de malheur, le 20 avril dernier, les 97 maisons de San Cristobal, un petit village situé près de Huaras, se sont écroulées à cause de la montée des eaux: 800 familles sans abri...

En tout, 141 villages sinistrés, 10000 familles affectées, du nord au sud du pays, et auxquels la Croix-Rouge péruvienne s'est efforcée de porter secours.

*Un jour après avoir été mesurées, les fondations du dispensaire de Piscobamba sont terminées, grâce aux plus âgés des écoliers. Pour le moment, le médecin travaille encore dans le baraquement provisoire.*